

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Band:** 78 (2016)

**Artikel:** Introduction  
**Autor:** Dorthe, Lionel  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-825693>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Le fait que l'être humain ait conscience de sa future mort le distingue des animaux et autres espèces vivantes de la planète. A la question existentielle du sens de la vie, répond celle du sens de la mort. Or, comme l'avait formulé Heidegger, « dès qu'un humain vient à la vie, il est déjà assez vieux pour mourir ». Dès que l'homme prend conscience qu'il vit, aussitôt s'inscrit la perspective qu'il va mourir. Il s'agit là d'un paradoxe : la mort fait partie de la vie, mais on ne la connaît que comme expérience extérieure, à travers celle des autres, à moins que l'on ne se transforme en *thanatonaute*, comme l'avait imaginé Bernard Werber dans son roman paru en 1994.

Peut-on intégrer la mort dans un discours rationnel? S'agissant d'une ignorance avouée, parce qu'on n'en revient pas, il est difficile de comprendre la mort, ou de l'envisager *vraiment*, par la raison. Il s'agit là d'un discours ancien, déjà glosé par Confucius, mais la question reste d'actualité, car nous mourons toujours...

Si elle ne peut être analysée de l'intérieur, reste l'observation des étapes et attitudes qui l'entourent: le constat de la mort, la peur de la mort, peut-être aussi sa douleur – pour celui qui part, pour ceux qui restent. Le deuil (qui vient de *dol*, qui signifie douleur en latin) est un passage rituel important, sans doute aussi vieux que la prise de conscience très humaine de la fin biologique inéluctable qui nous est promise. Étudier la mort, c'est donc étudier l'histoire de l'humanité et de ses façons de « vivre la mort », car la mort n'est pas qu'un phénomène physique, mais également – et surtout – un phénomène socioculturel par ses rites, ses cimetières, ses entreprises de pompes funèbres et ses statistiques concernant la mortalité. Ce dossier thématique se propose d'évoquer quelques-uns de ces aspects. La vision de la mort comme étape plus ou moins douloureuse avant d'accéder à la Cour céleste doit beaucoup à la période médiévale et, en particulier, au concept de purgatoire, dont il convient de s'extirper le plus rapidement possible. Entre alors en jeu le côté économique de la mort, puisque l'on ne manque pas de générosité pieuse à l'heure de rédiger son testament. La scène provenant du retable de Hans Fries qui illustre cette partie thématique dépeint précisément ce moment tant recherché par les mortels. C'est bien le souci de la rédemption qui occupe pendant longtemps les esprits, le but étant de s'assurer une place au paradis.

Religion et perception de la mort sont, bien sûr, très liées. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la mortalité infantile à Fribourg est très élevée, notamment à cause de la gastro-entérite : un enfant sur quatre ne dépasse pas une

année de vie. La culture religieuse aurait-elle alors quelque chose à voir là-dedans ? Les statistiques fribourgeoises relatives aux naissances montrent qu'on est plus attentif à la « bonne moralité » qu'aux questions de « santé publique », puisqu'elles s'intéressent en priorité au nombre d'enfant né légitimement ou illégitimement. Côté vaudois, les statistiques mettent en avant la distinction entre enfants mort-nés et nés vivants. Selon la morale protestante, la population serait un capital à faire prospérer, alors que du point de vue catholique la tendance serait à accepter avec plus de fatalisme la mort des siens, comme autant de futurs anges qui s'en vont rejoindre la Cour céleste.

Il y aurait donc bien des différences d'attitude face à la mort en fonction de la religion à laquelle on adhère. A Genève, Anselme Murith, originaire du village de Gruyères, œuvre d'abord comme sacristain avant de fonder, avec trois associés et avec le consentement du Conseil d'Etat genevois, une entreprise de pompes funèbres catholique, perçue comme « un instrument de défense communautaire », tant les conflits entre protestants et catholiques posent problème. On est en plein *Kulturkampf*! Quelques années plus tard, en 1916, son fils Auguste ouvre une succursale à Fribourg. Le climat culturel est cependant très différent : l'intervention des pouvoirs publics demeure minimaliste par rapport à Genève et c'est donc sur un marché inexistant qu'Auguste Murith fait ses premiers pas. Puis, de fil en aiguille, « grâce » à une mortalité infantile importante, les affaires prospèrent. La mort, que ce soit au Moyen Age ou au XX<sup>e</sup> siècle, occupe aussi le terrain de l'économie.

Mais la mort, c'est un moment si particulier, et forcément unique dans une vie, qu'elle tend à rappeler à chacun sa qualité d'homme mortel. Ainsi, même lorsque l'Europe, du premier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle, commence à se déchirer pour des questions de religion, les querelles tendent à s'estomper face à la mort. C'est ce que nous montrent les *Mémoires* d'Abraham Chaillet, qui assiste un ami catholique soleurois sur son lit de mort. A échelle humaine et individuelle, les frontières confessionnelles paraissent s'estomper et laisser la place à une certaine convivialité.

La perte d'un proche passe par le fait de l'annoncer publiquement. Depuis plusieurs décennies, ce sont les journaux qui permettent d'accomplir cette étape obligée du rituel. Or, la façon de « faire part » d'un décès évolue et trahit quelque changement dans les mentalités. L'étude de ces annonces dans la presse quotidienne dans le courant du XX<sup>e</sup> siècle révèle de nouvelles tendances : l'incinération plutôt que l'inhumation, l'inti-

mité des célébrations plutôt qu'un enterrement populeux, des épitaphes empruntées non plus à la Bible, mais à des philosophes ou à des chansonniers. Et puis, si autrefois il convenait de taire l'émotion, elle prend aujourd'hui toute la place : nous avons le « profond chagrin » d'annoncer le décès de notre « maman chérie ». La manière de « faire part » répond à un certain individualisme, du « sur-mesure ».

Or, ne s'agit-il pas, en définitive, toujours du même rite, mais avec un horizon d'attente qui s'est déplacé et qui colle davantage à notre société hyper individualiste ? Dans ce sens, les attitudes face à la mort seraient les témoins privilégiés de l'état d'une société, de ses croyances les plus intimes, une sorte de miroir du (ou des) mode(s) de vie des individus qui la composent. Vaste sujet donc, qui mérite à coup sûr que l'on poursuive la réflexion à l'occasion d'un prochain volume des Annales. Bonne lecture !

Lionel Dorthe

